

Capital et intérêts : histoire tirée de la vie réelle

Autor(en): **Zink, J. / Horn, W. O. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

leur et lui recommande expressément de lui faire un habit neuf pour le surlendemain, en lui disant qu'il le prendrait en allant à la gare. Le tailleur, vu le cas exceptionnel, met toute la célérité possible à l'exécution de la commande, et, pour l'heure indiquée l'habit noir était prêt, soigneusement enveloppé d'une feuille de fort papier gris. Le jeune homme prend son habit et monte dans le train, l'esprit tout préoccupé du but de son voyage... A Chavornay, il saisit son paquet et saute à bas du wagon, pour prendre, à pied, le chemin d'Orbe. Arrivé au domicile du défunt, un instant avant le départ du convoi funèbre pour le cimetière, il se hâte de demander une chambre pour échanger sa jaquette grise contre l'habit de cérémonie; puis, ouvrant le paquet qu'il avait sous le bras, il trouve..... oh, fâcheux contre-temps! oh, petites misères de la vie humaine!..... il trouve..... un habit d'artilleur!!

Voici l'explication du quiproco :

Dans le wagon, le jeune homme venant de Genève, avait pour voisin un gros luron qui avait posé sur le banc un paquet parfaitement semblable à celui qui contenait l'habit noir, et avec lequel il fut échangé par inattention.

Une annonce publiée l'autre jour dans la *Gazette de Lausanne* nous apprend que l'un de ces messieurs court encore après son frac et l'autre après son uniforme.

Capital et intérêts.

HISTOIRE TIREE DE LA VIE RÉELLE.

Bastel et sa femme Regina formaient, comme le dit le proverbe, un couple de pigeons qui vivent tendrement ensemble et s'accordent pour ramasser partout le grain le plus mûr et le meilleur. Quant à faire des économies, ils n'y parvenaient jamais, quel que fût leur ardeur au travail. Mais s'il ne leur restait rien, ils n'avaient non plus jamais été dans le cas de se coucher ayant faim. Leur maisonnette, franche d'hypothèque, et taxée 80 florins (un peu plus de 160 francs) au cadastre, possédait un joli jardin.

Selon l'habitude de l'endroit, on appelait Bastel le petit jardinier et l'expression était parfaitement juste. En effet, les fleurs ne manquaient pas dans son jardin. mais elles étaient d'une qualité à laquelle on ne fait point attention; leur valeur s'attachait plutôt aux tubercules, appelés ordinairement pommes de terre, qui croissaient aux racines. Toutefois il faut dire que la provision ne suffisait pas pour l'année.

Nos deux époux s'estimaient riches parce que leur petit avoir suffisait à leurs modestes besoins. A côté de la culture de son jardin, Bastel faisait encore divers travaux dans lesquels sa femme l'aidait avec courage. Ils sciaient et fendaient le bois, moissonnaient, battaient le blé, faisaient des fenaisons, en un mot, ils s'acquittaient de tous les ouvrages qui rentrent dans le vaste champ d'activité des journaliers. Dieu ne leur avait point donné d'enfants; cette lacune dans leur ménage leur arrachait bien, parfois, un soupir; toutefois ils reconnaissaient combien la vie leur eût été difficile avec une troupe de petits convives doués de bon appétit.

A la qualité de propriétaires nos époux en joignaient une autre, ils étaient tous deux capitalistes. Regina avait hérité... 20 florins... d'un oncle maternel. Bastel de son côté avait un parent âgé et célibataire qui devait lui laisser une succession de même valeur. Pour nos époux, c'était toute une fortune. Cependant Bastel ni sa femme ne pensaient point à la mort de leur vieux cousin Christophe, et ne la désiraient point. Chaque fois qu'ils allaient le voir, ils lui souhaitaient, avec

sincérité, et cordialement, santé et longue vie. Au nouvel-an ils ajoutaient à ces vœux un supplément extra.

Enfin cet état de choses changea. Un dimanche matin, le vieux cousin Christophe, qui demeurait en face de chez Bastel, ne se leva point. Il se pourrait qu'il soit malade, dit Bastel à Regina, car il va régulièrement à l'église, et se lève toujours de bonne heure le dimanche matin. Comment se fait-il que, par un temps magnifique, je ne l'aie pas vu savourer sa pipe à sa fenêtre? Je vais voir. Quand Bastel entra dans la chambre meublée que louait son cousin, le profond silence qui y régnait lui donna le frisson; Bastel s'approcha du lit et y trouva un cadavre déjà glacé. — Le vieil octogénaire gisait là avec une expression frappante de calme: il s'était éteint en paix.

Comme d'habitude, Messieurs de la Justice, qui écrément toujours les héritages, prirent inventaire de tout, firent des additions, des divisions, des soustractions et inscrivirent sur le protocole que, déduction faite des frais de timbre, des émoluments, des vacations, etc., la succession s'élevait à vingt florins tout juste. Lorsque Bastel apporta cette somme à la maison, il dit joyeusement: « Maintenant me voilà aussi riche que toi! » Regina sourit et fit, de la tête, un signe d'assentiment. Puis calculant avec les doigts de la main droite sur les doigts de la gauche, elle dit: « Vingt et vingt font quarante! Ah Bastel! c'est vraiment trop de bonheur! Que ferons-nous de tant d'argent? »

Bastel sourit d'un air de suffisance, comme quelqu'un qui ayant imaginé un beau plan veut causer une surprise à son interlocuteur. « Feu notre bon cousin Christophe, » dit-il enfin, « n'est pas mort pour rien, juste en ce moment; cette mort signifie quelque chose! Elle m'a l'air de prédire que je deviendrai grand jardinier! »

Quelle idée prétentieuse? s'écria Regina. Nous sommes faits pour ce métier, comme un oignon est fait pour être mis dans une tasse de café; et comment t'y prendrais-tu pour devenir grand jardinier?

Ici Bastel reprit son sourire mystérieux, garda un moment le silence, afin de mieux piquer la curiosité de sa femme, puis il lui dit: « Vois toi-même, Regina, d'après le compte que tu faisais tout à l'heure, tes vingt florins ajoutés à mes vingt florins font quarante florins tout juste. Notre maison est taxée quatre-vingts florins, cela fait une fortune totale de cent vingt florins. Eh bien! ne devines-tu pas? — Non, dit Regina en le regardant d'un air incrédule: tu sais que j'ai un peu de peine à comprendre les choses. Je crois, finalement que tout cela n'est qu'une mauvaise plaisanterie. — Regina, Regina, s'écria Bastel avec douleur et surprise, je ne puis souffrir les plaisanteries. Du reste, regrettant sincèrement mon cousin Christophe, dans le deuil où je suis, je ne saurais plaisanter et encore moins me moquer de toi. Mais ne songes-tu pas que je dois recevoir, aujourd'hui même, les vingt florins, parce que c'est demain que l'on vend aux enchères les propriétés de Tannert, savoir sa maison, son jardin et sa prairie plantée de beaux arbres fruitiers? Si donc ce n'est pas la volonté de Dieu que j'acquiesce ces propriétés, pourquoi les choses sont-elles arrivées juste comme cela, que d'après les conditions affichées au pilier public, l'acquéreur devra payer cent vingt florins comptant?

Regina secoua la tête d'un air pensif, bien que l'idée de venir grands jardiniers lui sourit outre mesure, elle répondit: « Je ne puis me mettre dans la tête que nous devions être un jour des gens aisés! Et puis les vingt florins sont là, c'est juste, mais les quatre-vingts? Notre maison ne trouvera pas de sitôt un acquéreur, une maison est plus difficile à vendre qu'une jolie fille riche, à marier. Puis mes vingt florins sont placés sur le pauvre tisserand du haut du village. Avec sa masse d'enfants et son peu de gain, il n'a pas vingt florins à ma disposition d'un moment à l'autre, sans quoi ce brave et digne homme aurait remboursé depuis longtemps ce capital.

— Tu es pourtant, en chair et en os, l'incrédule Thomas, reprit le mari, presque avec colère. Je ne prétends nullement m'élever au-dessus de mon rang; mais si avec l'aide de Dieu je puis nous procurer un meilleur sort pour nos vieux jours, je crois qu'il est de mon devoir de le faire. Ainsi je me pro-

pose d'acheter cette propriété en tout honneur, et de la payer peu à peu, puisqu'on a fixé des termes pour trois ans. Je pense m'acquitter avec les revenus même de la propriété, pourvu que je puisse livrer convenablement le premier versement exigé, ce qui, avec notre position actuelle, se peut parfaitement.

Regina restait en silence et les yeux fixés sur la terre, ses doutes n'étaient point éclaircis, ni ses répugnances surmontées.

« Pour ce qui est de notre maison, poursuivit Bastel, » j'ai déjà un acheteur, c'est le valet de ferme de Grunert qui, depuis longtemps déjà, en a envie. Il paiera comptant, de ses économies. Quant aux vingt florins du tisserand, il faudra, il est vrai, exiger le remboursement. »

— Non, Bastel ! dit Regina avec un regard suppliant, cette seule idée me bouleverse ! Où est-ce que ce pauvre père de famille prendra l'argent pour payer de suite ? Avec les temps durs dans lesquels nous sommes, sa vie est déjà bien assez amère, il a déjà assez de peine à donner le tour. Jusqu'ici il a payé ses intérêts ponctuellement.

— Si seulement c'était vrai, dit Bastel en plissant le front, mais ce n'est, malheureusement, pas du tout le cas. Il y a déjà plus de deux ans qu'il n'a pas donné un rouge liard, ses intérêts vont s'accumulant d'année en année, et, à la fin, il se trouvera tout à fait insolvable. Il faut pourtant bien qu'il nous rende une fois le capital. Il ferait mieux de vendre sa maison et de se libérer de ses dettes. Les dettes engendrent l'impatience. Son voisin Roth médite depuis longtemps l'achat de cette maison pour y établir son gendre.

(A suivre.)

Grotte des Fées

(près Saint-Maurice, en Valais).

Située rière le château de St-Maurice, dans une des assises de la Dent du Midi, à 10 minutes du pont sur le Rhône, la Grotte, à laquelle on arrive par une avenue des plus pittoresques ayant vue sur le bassin du lac Léman, le cours du Rhône et les deux lignes de l'Italie et de l'Ouest, la Dent de Morcle et les tours d'Aï qui couronnent le panorama, se dirige de l'orient au midi. De distance en distance, elle est coupée de haut et de bas et quelquefois par des cavités très élevées. On y trouve de très belles formations calcaires et de fraîche date, et elle abonde en stalactites. Quelques cheminées s'élevant les unes perpendiculairement sur notre tête, les autres d'une manière inclinée, tantôt à droite, tantôt à gauche, semblent donner un nouveau degré de probabilité au système de M. Charpentier sur les glaciers de la Suisse.

Comment auraient-elles été perforées et comment leurs parois auraient-elles été moutonnées, si elles n'avaient pas servi de canal à des courants d'eau ? et ces courants où prenaient-ils leur origine sinon dans un glacier disparu ?

Son étendue nous est encore inconnue, car jamais les explorations faites jusqu'ici n'ont été, sous ce rapport, couronnées de succès. Bien qu'elle n'ait été livrée à des explorations qu'en août 1864, son origine se perd dans la nuit des temps.

La légende portant que les officiers supérieurs de la légion thébénienne y auraient passé la nuit qui précéda leur martyre, et que Berthéa, l'épouse de l'un d'eux, y aurait été ensevelie quelques jours après son désespoir douloureux, nous autorise à

croire que déjà à cette époque elle était connue et servait, comme les autres grottes, de temple aux premiers chrétiens,

Le nombre des visiteurs pendant les trois premières années fut considérable. La curiosité, naturelle à l'homme, trouvait une vive satisfaction à pénétrer dans le sein de la terre, à étudier, si on nous passe l'expression, les entrailles de sa mère.

L'intérêt qu'elle avait excité de prime abord grandit énormément par la découverte que, le 15 septembre 1867, y firent deux jeunes gens, de la cascade et du lac, qui sont, nous devons le dire, le bouquet de la grotte et lui donnent une importance supérieure.

Chose remarquable, des milliers de visiteurs avaient passé et repassé près de la cascade, sans même se douter de son existence, sans entendre le bruit de sa chute, quand une circonstance imprévue vint la révéler.

L'été 1867 se terminant par une sécheresse, la flaque d'eau qui se trouvait à 400 mètres avait disparu.

Curieux de savoir d'où venait l'eau qui l'alimentait, Angelo Morre, de la province de Cuneo (Italie), et Louis Ribordy, de Bagnes, se glissèrent dans le canal qui, en ce moment était à sec. Quel ne furent pas leur étonnement et leur frayeur lorsque, après avoir gagné quelques mètres, ils entendirent un bruit et sentirent un vent dont ils ne purent se rendre compte. Il ne fallait rien moins que les encouragements des personnes restées dans le grand couloir pour les faire avancer. Le retentissement de leur voix indiquait une grande cavité, lorsque les mots : « Un lac et une cascade » arrivèrent dans la grotte.

Grande fut la joie des explorateurs en face de la merveille qui venait de se découvrir à leurs yeux.

On s'empressa de convertir le canal en galerie, et, le 1^{er} février 1868, les amateurs étaient admis à visiter la découverte. Après de grandes pluies, et à la fonte des neiges, la cascade est magnifique. Il est beau de voir, dans le sein de la terre, à une profondeur de 400 mètres, une masse d'eau tomber avec fracas et presque perpendiculairement d'un dôme qui n'a pas moins de 100 pieds de hauteur, dans un lac aux formes les plus romantiques, nous faisant l'effet d'être encaissé dans une église gothique.

Sa diminution, pendant l'été, procure aux visiteurs l'avantage de s'en approcher au moyen d'une petite barque pour considérer de plus près la hauteur de la cascade, et de prendre, s'ils veulent, une douche qui ne coûte pas cher. Les dames aiment beaucoup faire cette promenade nautique.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

VIN ROUGE DE FRANCE

Par pièce et demi pièce, acheté directement chez les propriétaires, dans un des meilleurs vignobles de France. Ce vin qu'on se charge de rendre à domicile, est excellent pour la table et peut être livré sous toutes garanties.

S'adresser au magasin Monnet, place St-Laurent.